

MARIE NOËL

Il était une fois une petite fée... Cela débute comme un conte, mes bons amis, mais ce n'est pas un conte... Il était une fois une petite fée, qui, ayant chanté, rêvé, souffert encore pour bercer son rêve, et chanté encore pour bercer sa peine, mit tous ses chants dans un livre, un petit livre à nom charmant, et fut tout étonnée un jour d'apprendre qu'elle était un grand poète.

Des critiques graves prirent le petit livre dans leurs mains, écoutèrent tout le long des pages battre ce cœur d'oiseau et s'élever cette vocalise de rossignol, comme aux soirs de printemps une fusée de trilles sous les branches, et, étonnés, ravis, scandalisés un peu, s'en vinrent le raconter au monde.

La Bourgogne a sa gloire de Dijon et sa gloire d'Auxerre, écrivait jadis Lucien Descaves, de l'Académie Goncourt ; mais sa gloire de Dijon est une rose naturelle et sa gloire d'Auxerre une rose mystique. Le nom de paix que porte celle-ci est Marie Noël ; car il y a des noms de paix comme il y a des noms de guerre...

L'abbé Brémond, de l'Académie française, continuait sur un mode plus enthousiaste encore :

Parmi nos poètes catholiques de langue française, je n'en vois pas un que je préfère à Marie Noël.

L'abbé Calvet, dont l'autorité littéraire est considérable dans le monde catholique, déclarait que la publication du premier livre de Marie Noël, *les Chansons et les Heures*, était, comme événement littéraire, comparable à celle des *Méditations* de Lamartine, il y a un siècle.

Raymond Escholier ajoutait :

Lisons, relisons, répandons ce pur trésor du génie français, le plus beau livre, sans doute le plus durable que nous ait donné jusqu'ici le vingtième siècle.

Plus tard les *Études*, des Pères Jésuites, dans un magistral article du P. de Mondadon, saluaient la muse auxerroise comme la « Muse chrétienne » du 20^e siècle.

Enfin, pour que l'hommage fût complet, la muse païenne de ce même vingtième siècle, la Comtesse de Noailles, soupirait quelques mois avant sa mort :

Le grand poète de ce temps, ce n'est pas moi, c'est Marie Noël.

Depuis, l'œuvre de Marie Noël a recueilli d'autres témoignages ; André Bellessort la cite dans son discours de réception à l'Académie française, les manuels de littérature l'adoptent, les anthologies reproduisent ici et là quelques beaux poèmes, un étudiant écrit à l'étranger une thèse sur elle.

Et pourtant Marie Noël, malgré les succès les plus flatteurs, commence seulement à atteindre le grand public, ce public pour lequel elle a écrit. Que voulez-vous ? Le monde a bien d'autres soucis en tête que d'écouter une musique pure, et l'oiseau solitaire qui s'enivre d'amour et de regret ne chante dans la nuit harmonieuse que pour la joie seule de Dieu.

C'est sans doute que Marie Noël est tout le contraire d'une femme de lettres. Voulez-vous la connaître ? Si vous venez quelque jour à Auxerre, peut-être rencontrerez-vous, trottinant dans quelque ruelle du quartier St-Pierre, une personne menue, à cheveux blancs, le visage jeune et l'œil malin. Ne cherchez pas plus longtemps : c'est Marie Noël. Tout le contraire du poète rêvé par les jeunes filles ; rien de romantique, rien de romanesque même. La sagesse auxerroise. Suivons-la. Elle va sans doute porter la bonne parole à une amie malheureuse, quelque pauvre femme très « peuple » du quartier. Ce sont ses meilleures amies, je veux dire, celles qu'elle aime le plus :

Et je serai les pauvres tout à l'heure . . .

chante-t-elle.

Venez, je vous montrerai sa maison, la maison où elle passa toute son enfance et qui est pour elle la plus chère. C'est dans la rue St-Pierre-es-château, une ruelle plutôt, d'où la tour de notre cathédrale semble surgir, drapée dans un grand manteau de velours rouge, couleur de vin. Un

long mur triste : à une fenêtre, où quelques fleurs sont bien sages, une enfant penche la tête pour nous voir. Mais entrons : un couvent, c'est un ancien couvent, un petit pensionnat de demoiselles, si vous voulez. Les demoiselles sont parties, il n'est resté qu'un pinson qui s'évertue, penché sur un abricotier, à remplir le silence :

Si ell's sont pas mûr's, ell's mûriront . . .

Voilà ce qu'il dit, il parle des cerises, les pinsons aiment bien les cerises.

Un abricotier, un poirier, une pelouse, et autour de cela, sur trois côtés seulement, la vieille maison à hautes fenêtres et à petites vitres. Sur le quatrième côté, l'horizon des collines proches où les vignes montent vers le ciel en longues perchées.

Voilà où a vécu notre Marie Noël, où elle a couru petite fille et d'où souvent son esprit primesautier s'est enfui dans le rêve avec Andersen et les joyeux conteurs. Maison compliquée d'escaliers et de coins, maison idéale pour les enfants et les poètes. La cathédrale en plein ciel regarde ce petit jardin de toutes ses fenêtres et l'enfant que fut Marie Noël s'est arrêtée dans ses jeux, pour écouter la voix grave qui tombe des nuages et regarder voler les cloches en robes d'anges . . .

Pour vous, amis lecteurs, j'ai relu *les Chansons et les Heures* ce soir où l'été hésite sur les coteaux mouillées de pluie, et, tout à coup, le printemps est accouru dans mon bureau avec elles, un printemps plein de sons et de parfums agrestes. bruissant d'ailes légères, embaumé de poésie religieuse. Je les ai relues avec piété, hésitant soudain au seuil des pages merveilleuses : comment ne pas froisser, en la cueillant au buisson roux, une églantine ? Comment recueillir en un vase clos toutes les senteurs de mai ?

Les chansons que je fais, qu'est-ce qui les a faites ?

demande Marie Noël. Ne cherchons pas à répondre, voulez-vous ? Qu'importe d'où vienne la voix inspirée ? Écoutons-la : la nuit ne fait que commencer encore et l'oiseau divin va chanter :

Quand il est entré dans mon logis clos
 J'ourlais un drap lourd près de la fenêtre
 L'hiver dans les doigts, l'ombre sur le dos . . .
 Sais-je depuis quand j'étais là sans être ?

Et je cousais, je cousais, je cousais . . .
 — Mon cœur, qu'est-ce que tu faisais ?

Il m'a demandé des outils à nous ;
 Mes pieds ont couru, si vifs dans la salle,
 Qu'ils semblaient, — si gais, si légers, si doux, —
 Deux petits oiseaux caressant la dalle.

De ci, de là, j'allais, j'allais, j'allais . . .
 — Mon cœur, qu'est-ce que tu voulais ?

Il m'a demandé du beurre, du pain,
 — Ma main en l'ouvrant caressait la hûche, —
 Du cidre nouveau, j'allais, et ma main
 Caressait les bols, la table, la cruche.

Deux fois, dix fois, vingt fois je les touchais . . .
 — Mon cœur, qu'est-ce que tu cherchais ?

Il m'a fait sur tout trente-six pourquoi,
 J'ai parlé de tout, des poules, des chèvres,
 Du froid et du chaud, des gens et ma voix
 En sortant de moi caressait mes lèvres . . .

Et je causais, je causais, je causais . . .
 — Mon cœur, qu'est-ce que tu disais ?

Quand il est parti, pour finir l'ourlet
 Que j'avais laissé, je me suis assise . . .
 L'aiguille chantait, l'aiguille volait,
 Mes doigts caressaient notre toile bise . . .

Et je cousais, je cousais, je cousais . . .
 — Mon cœur, qu'est-ce que tu faisais ?

Le ton peut s'élever, maintenant que la voix fragile
 se sent plus sûre, et le *Chant de Pâques* va développer ses
 harmonies plus larges, puissamment orchestrées :

Mon bien-aimé, ce n'est qu'un mot, ce n'est personne,
 Mais de l'avoir dit, je frissonne
 Et je suis parfumée et je suis en rumeur,
 Comme une fiancée au roi qui l'aime, offerte ;
 Toute grande aux pieds du semeur.

Le bien-aimé tarde à venir, et l'âme qui l'attend se pare pour le recevoir, comme une petite maison bien close et recueillie :

Longtemps . . . longtemps . . . longtemps . . . depuis que je suis née,
J'ai dans l'ombre, sans fin, préparé dans mon cœur
Une place pour le bonheur.

Et j'ai là, je suis sage aussi, de la lumière
Dans nos chemins de nuit, même un peu de raison,
Pas trop, mais presque assez pour passer la première
Quand il fera plus noir que l'ombre coutumière,
Si le bonheur hésite un soir dans la maison . . .

Qu'il vienne avec sa charge et son deuil ! j'ai de l'aide
Pour son travail, et, pour ses rêves, de l'espoir ;
Pour son œuvre, la foi ; pour son mal, un remède ;
Et du cœur plus que lui, si jamais son cœur cède,
Pour porter nous deux son devoir.

N'est-ce pas que nous n'étions plus habitués à entendre des chants de cette qualité ? Et ce ne sont encore que des « chansons ». Marie Noël y dit sans cesse son espoir du bien-aimé, ses craintes qu'il ne soit passé, et déjà sa peine.

Je l'attendais, ouvrant mon cœur immense . . .
Il n'est tombé qu'une goutte dedans.

Est-ce là tout, cette goutte, est-ce tout ?
Je voudrais bien recommencer l'année,
La goutte d'eau qui m'était destinée,
Je voudrais bien la boire encore un coup . . .

Du bonheur, sais-tu s'il en reste encore ?
L'hiver vient . . .

Cela s'appelle *Chant de Rouge-gorge* et cela est triste comme la plainte douce du petit oiseau d'hiver qui vient au bord des fenêtres sécher ses plumes mouillées et recueillir quelques miettes de pain.

Hélas ! le bien-aimé ne viendra pas. C'est en vain que la *Prière du poète* s'élève, lente et déjà résignée :

Mais si tu veux, mon Dieu, que pour d'autres, je dise
La chanson du bonheur, la plus belle chanson,
Comment ferai-je, moi qui ne l'ai pas apprise ?

Donne-moi du bonheur, s'il faut que je le chante,
De quoi, juste, entrevoir ce que chacun en sait,
Juste de quoi rendre ma voix assez touchante,
Rien qu'un peu, presque rien, pour savoir ce que c'est.

La grand'mère lui répondra, en berçant l'âme affligée :

On n'a pas besoin de bonheur pour être heureux . . .

et le cœur blessé aura encore la force de chanter une dernière chanson, une *Berceuse d'actions de grâces*, pour remercier Dieu de ne pas lui avoir tout ôté :

Ne cherche plus rien, joins les mains et serre
Ta joie immense, ô ma longue misère,
D'avoir ce soir presque le nécessaire . . .

Marie Noël avait dit au seuil de ses *Chansons* :

Et quand je ne sais plus, j'attends que Dieu me souffle ;

elle ne chantera plus sa crainte de l'amour et l'attente du bien-aimé ; Dieu l'appelle sur les traces du Pauvre d'Assise, dans le jardin fleuri des *Heures*. De *Matines* jusqu'à *Complies*, elle va chanter au Seigneur son cantique et sa supplication :

Conduis-moi lentement, seule à travers les choses,
Le long des serres tour à tour brunes et roses,
Seule avec toi, du ciel aspirant tout l'espoir,
De la paix du matin jusqu'à la paix du soir.

Les bénédictions de *Laudes* tinteront dans le matin clair comme des cloches d'église :

Et si j'ai les yeux purs, au bois je trouverai,
Gardant son Agneau blanc, attentive à mes courses,
Notre-Dame Marie assise au bord des sources ;

la résignation de *Prière* apaisera l'âme douloureuse, et qui ose à peine murmurer :

Tu connais ma fatigue, et ma soif, et ma faim . . .
Et ton enfant n'a pas besoin d'expérience.

Tierce enfin entendra ce cœur humain pousser ce grand cri d'amour :

Rien n'est vrai que d'aimer ! . . .
 N'aime rien pour ses pleurs : les larmes n'ont qu'un jour ;
 N'aime rien pour son chant : les hymnes n'ont qu'une heure ;
 O mon âme qui veux que ton amour demeure,
 Aime tout ce qui fuit pour l'amour de l'amour.

Ame passionnée ! âme capricante ! Comme elle s'est bien peinte dans la chèvre « incorrigible » qui quitte le troupeau à l'heure de *Nones* ; mais aussi quelle reconnaissance pour le divin Berger qui la rapporte blessée et soumise « sur son cou las » !

De ces brebis suivant la route au clair de lune,
 Pas une autant que moi l'indocile, pas une
 Ne sait, ô cher Berger, combien vous êtes bon.

Et au moment de s'endormir dans la paix de *Complies*, seule près du Maître, cœur à cœur, comme une petite fille tendre, elle murmure encore des paroles tremblantes d'amour :

Je ne suis qu'un enfant, je n'ai que mes chansons,
 Et je ne vaux pas mieux qu'un oiseau sous les feuilles,
 Et je ne sais pourquoi tu m'aimes . . . Les chemins
 Me mènent tous à Toi, sans lutte, sans secousse ;
 Le sommeil — ou la mort — glisse dans la nuit douce . . .
 Bonsoir, Père, reçois mon âme entre tes mains.

Est-on enfin convaincu que ces *Heures* nous viennent tout droit du jardin enchanté des *Fioretti* ? Mais, direz-vous, n'est-il pas audacieux d'évoquer le nom de saint François d'Assise à propos de Marie Noël ? L'abbé Brémond ne le craignait pas, qui écrivait :

Nos mots de chair et de sang ne sauraient lui convenir ; pourtant les plus fous de ces mots lui vont mieux que les plus sages . . . Imaginez le contraire de ce que nous appelons sérieux, une sorte d'humour céleste, de gaminerie angélique. Ne vous scandalisez pas ! L'église a conservé une grâce toute voisine. La poésie de Marie Noël ressemble merveilleusement à la sainteté de Philippe de Néri.

Ces *Heures* font penser à cet autre poète encore, au pauvre Villon, quand Marie Noël ne craint pas d'écrire :

Je ferai mon squelette aussi bien que les autres . . .

et encore :

C'est l'heure où lentement des orbites sans yeux
S'ouvrent comme des puits fixes, dans les ténèbres,
Où le ver des tombeaux ondoie en nos vertèbres . . .

Un jour viendra où l'âme amoureuse de Dieu se trouvera
face à face avec Lui. Marie Noël a évoqué l'émouvante
rencontre dans son dernier poème : *Vision*, dont on a
dit qu'il était un des sommets de la poésie catholique. Tous
les saints du Paradis se lignent contre elle qui

. . . A passé ses beaux matins à ne rien faire
Et ses soirs à rêver . . .

Mais elle parle, se défend et rappelle au Maître l'amour
qu'elle eut pour Lui sur la terre :

Souviens-toi . . . Nous avons tous deux fait route ensemble
Si souvent,
Toi, portant ta croix lourde et moi, d'un pas qui tremble,
Te suivant.

Qu'a-t-elle besoin de leur paradis ? c'est Dieu seul qu'elle
désire ; qu'Il la garde près de Lui.

Comme un petit oiseau qui dans ta main profonde
S'est niché.

Qu'Il la purifie même, qu'Il la châtie, mais sans l'aban-
donner :

Fais-moi vite souffrir, mais viens dans la fournaise
Avec moi.

J'ai insisté particulièrement sur *les Chansons et les Heures*
parce que je crois que l'essentiel de Marie Noël est dans ce
premier livre. Mais elle a publié, depuis, les *Chants de la*
la Merci et le *Rosaire des joies*. Les *Chants de la Merci*,
c'est la poésie des pauvres, des déshérités, des douloureux.
Elle y chante la Passion des morts de la guerre :

La Passion de Jésus-Christ,
Il est bon de l'entendre.
Quatre apôtres en ont écrit
Pour nous la faire appendre.

La Passion de nos tout petits,
Qui nous la pourra dire ?

Et ailleurs elle chante sur le rythme du *Stabat*, en des versets presque liturgiques, le *Chant de la Compassion* :

L'heure m'éveille. Il est minuit.
Mon Dieu, peut-être cette nuit
Mon fils à cette heure est mort.

Il git peut-être pour toujours
Dans sa souffrance sans secours
Pendant que sa mère dort.

Ajoutons à ces trois volumes de nombreuses *chansons* dont Marie Noël a composé aussi la musique : *le Noël de l'Avent*, *la Berceuse de la Mère-Dieu*, *la Complainte des trois poissons*, car Marie Noël a le don exceptionnel de la musique populaire.

Mais qui voudra la connaître, qu'il lise d'abord *les Chansons et les Heures*, ce livre qui ne périra pas et qui tout à coup a fait vibrer dans tant de cœurs religieux une flèche d'or qui ne s'arrêtera plus.

Ah ! si elle nous émeut tant, l'inspirée, c'est qu'en elle et dans son chant nous retrouvons, magnifiquement exprimées, toutes nos larmes, toutes nos langueurs et nos meilleures espérances. Certes, l'alouette qui virevolte dans le soleil n'a pas mesuré toutes les perles qu'elle jette follement à la terre ; elles tombent en gouttes de lumière, et l'homme les reçoit au milieu de ses soucis comme une rosée pascalle.

Il en est d'une rare beauté, où quelque chose du ciel — un peu de Dieu sans doute — est resté ; ce sont celles que l'alouette a cueillies près de la Majesté même et qui, fleurs ardentes, chansons folles, cris douloureux, sont encore des prières.

Recueillons-les. L'oiseau de génie va redescendre ; aucun autre jusqu'à présent n'est monté plus haut. C'est une bénédiction de Dieu d'entendre un chant pareil et ce serait une profanation d'en perdre un seul accent.

Abel MOREAU.

BIBLIOGRAPHIE

- Marie NOËL : *Les Chansons et les Heures*, Édition Stock.
 “ *Les Chants de la Merci*, Édition Crès.
 “ *Le Rosaire des joies*, Édition Crès.
 “ *Chansons diverses*, librairie Staule, à Auxerre.